

Sylvie Pouilloux

La construction vestimentaire

Au carrefour du social, du symbolique et du psychique

Roland Barthes (1967) distingue le vêtement réel de celui que la mode constitue en objet de discours.

C'est au premier que nous nous intéresserons, non pour le commentaire qu'il suscite, mais pour celui qu'il produit par son agencement particulier. Le vêtement porté nous paraît, en effet, extérioriser l'image de soi, image qui se donne à saisir dans ce que nous appellerons une expression vestimentaire de la personne

> S. Pouilloux est psychanalyste. Formatrice à l'UFR de Créteil. Mel : sylvie.pouilloux@free.fr

Le vêtement protège des intempéries et des regards indiscrets, mais il est aussi passage, transition entre le corps nu de l'univers intime et le corps socialisé couvert. Seconde peau, il dissimule et il affiche. S'il signale l'appartenance géographique, l'activité, la classe d'âge, le sexe de son propriétaire, il révèle aussi la crainte consciente ou inconsciente, la honte éventuelle, le désir de laisser paraître quelque chose de sa filiation ou de soi-même.

Le vêtement se donne à lire ; par son agencement singulier il élabore un discours pour autrui, mais ce lien à autrui a ceci de particulier qu'il est pris dans la référence au collectif. La fabrication, la conception, la mode du vêtement dépendent, en effet, de critères historiques, ethniques, économiques, culturels et plus généralement sociaux. Si l'agencement singulier du vêtement peut évoquer un discours, une parole du « moi » sur lui-même, s'il révèle aussi, indirectement, les pulsions qui l'agitent, c'est que cet agencement véhicule des informations, à l'aide d'unités articulées de significations et que celles-ci s'établissent (ou se structurent) à partir des formes, de la matière, de la coupe, de la couleur, de la marque, des accessoires et des différentes parties du costume.

Notre lecture du vêtement se veut donc multiréférentielle. Nous formons l'hypothèse que la construction vestimentaire qui participe du langage, exprime la parole consciente du sujet comme son envers inconscient et témoigne d'une articulation entre le social, le symbolique et le psychique.

Narcisse, quand tu nous tiens...

D'un point de
vue psychique,

l'habit semble illustrer les tentatives conscientes et inconscientes du sujet pour correspondre, par l'apparence, à une image magnifiée de lui-même, c'est-à-dire d'une certaine façon à un moi idéal. Il soutient le narcissisme et confère à la personne une valeur ajoutée, valeur de séduction, de classe, de jeunesse qui donne l'illusion d'égaliser autrui au niveau de la représentation. Les magazines féminins et masculins tirent souvent leur succès de ce qu'ils renforcent cette illusion : un dominé peut ainsi croire appartenir aux classes dominantes sans jouir pour autant des privilèges de celles-ci. Le vêtement apporte dans ce cas une jouissance substitutive. Il restaure une identité malmenée dont la fêlure s'énonce au niveau de la représentation sociale, comme en atteste la dévotion pour les vêtements griffés ou des marques, ou encore quelque fois la course aux modèles de luxe.

Le rituel de l'habillement se présente alors comme une scène où jouer sur le mode du fantasme offre une compensation à l'infériorité sociale mais aussi, à toutes sortes de discriminations de religion, d'ethnie, de

sexe ou d'âge. Son achat peut donc devenir compulsif ; lorsque toute la demande d'amour s'y déplace, l'achat du vêtement et ses préliminaires (lèche-vitrines, hésitations, errances) peuvent symboliser la scène sexuelle et procurer par déplacement la jouissance ou plus de jouissance que n'en apporterait jamais le ou la partenaire idéal(e) qu'il devrait séduire. Dans un même ordre d'idée, nous citerons le culte fétichiste qui déplace le désir sur une partie de vêtement (la lingerie, les chaussures), partie à laquelle est dévolue, selon Freud (1981), la mission de retarder, voire d'ajourner indéfiniment la découverte (ou l'acceptation) de la différenciation sexuelle.

Enfin, l'agencement vestimentaire dans sa dimension consciente et inconsciente, témoigne des inhibitions héritées des ascendants familiaux, des interdits qui pèsent sur la sexualité, des normes qu'il défie ou provoque et dont parfois aussi il s'affranchit, de la reconnaissance du corps qu'il masque, suggère ou exhibe et pour finir du rapport à la différenciation sexuelle qu'il conforte ou qu'il gomme. Support du moi, l'habit révèle donc aussi les défenses que tisse imperceptiblement son agencement particulier et dont seule l'histoire personnelle permet de déchiffrer l'entière signification. Pour donner un exemple, lorsqu'un traumatisme sexuel affecte une génération ou ses ascendants, il n'entraîne pas seulement des troubles psychiques, il peut aussi se signaler en tant que conflit non résolu dans les pratiques vestimentaires : les tenues provocantes indiqueraient une certaine fidélité à la honte subie et à la culpabilité qu'elle génère tandis que les vêtements couvrants, sévères ou fonctionnels tendraient au contraire à les celer. Le sujet pourrait d'ailleurs adopter tour à tour l'une et l'autre attitude selon l'ambivalence propre au psychisme.

Les pratiques de dissimulation ou d'affichage n'acquièrent cependant de signification qu'en relation avec un code de référence. Dans certains pays du monde où les hommes portent la jupe, celle-ci ne symbolise pas exclusivement la féminité. Quant au vêtement unisexe dont la mode s'est répandue en France, dans les années soixante-dix, bien qu'il puisse attester (au niveau individuel), une certaine indécision quant à l'assomption de la différence des sexes, il montre aussi, en brouillant les repères, que la construction sociale des genres prend toujours le relais de la différence des sexes et que le vêtement qui répond à des codes culturels définis participe de cette construction. La mode qui autorise une certaine indifférenciation des genres comme la standardisation (et certaines pratiques marchandes dont les soldes qui mettent les marques à la portée du grand nombre), permet d'aplanir les différences sociales. Mais ce gommage reste un jeu, un travestissement.

La construction vestimentaire demeure donc de ce point de vue un leurre, elle représente l'effort déployé par le sujet pour remédier sur le mode du fantasme à ses manques. Mais dans le rapport imaginaire qu'elle entretient avec le réel, elle n'en produit pas moins un discours créatif, lequel agence avec les différentes parties, formes, matières et couleurs du costume les métaphores susceptibles de faire étayage pour le sujet. Elle semble par ailleurs suggérer que le sexuel chez l'homme se sépare rarement d'une revendication narcissique où pointe, dès le plus jeune âge, une demande de reconnaissance sociale (reconnaissance du groupe) dont le style vestimentaire se fait le relais et l'écho. Echo, parce que le sujet se révèle en s'habillant, relais, parce qu'il voit porter certains vêtements, certaines particularités de costume aux membres de sa filiation, et qu'il en déduit après coup (à tort ou à raison) une certaine identité sociale ou sexuelle. La construction vestimentaire véhicule, en effet, des connotations variées. Les métaphores de la langue courante (étouffer un récit, un personnage), et les analogies qu'elle engendre par déplacement témoignent d'ailleurs des liens étroits qu'elle entretient avec le symbolique. Et c'est à ce titre qu'elle fait étayage pour le sujet.

C'est ce que montre, d'une certaine façon, la fascination pour les marques. La marque représente, généralement, le nom qu'un patron a donné à son entreprise. Lorsque à celle-ci s'attache une certaine renommée, ce nom - cette marque - vaut autant comme signifiant que comme signifié d'une certaine valeur. Tandis que le signifié soutient la métaphore de l'élévation sociale, le signifiant alimente l'activité associative et substitutive de l'inconscient. Arborer une marque peut alors figurer par déplacement : porter un nom valorisé. Selon l'hypothèse que nous formons, le nom d'une marque (quelque fois même sa griffe) conforterait alors ou compenserait dans l'inconscient cet autre nom de fabrique que constitue le nom de famille (parfois appelé « nom du père »). Il serait donc possible d'établir une relation inversement proportionnelle entre un nom de famille dévalué, du fait par exemple de sa connotation étrangère ou ethnique et la recherche anxieuse des marques qui semblent caractériser certains jeunes des banlieues. Voilà qui nous amène à évoquer plus amplement la question sociale.

Critique sociale du jugement de goût

A u
s e i n

de la collectivité, le port du vêtement est régi par des codes. Le costume et plus souvent encore l'uniforme révèlent l'activité professionnelle de celui ou de celle qui les porte. Existente ainsi l'uniforme militaire et le treillis du soldat, la robe noire de l'avocat, la blouse grise du maître d'école ou blanche du médecin d'hôpital, le pull de l'intellectuel (ou du

travailleur social), le bleu de l'ouvrier, le deux pièces-cravate du cadre moderne, le trois pièces du patron, le corsage de la secrétaire, le tailleur-jupe de la femme d'affaires, le jogging du garçon et de la fille des cités...

A cela il faut ajouter les tenues qui manifestent une certaine liberté de l'usager par rapport au code, et qui caractérisent les milieux du cinéma et de la création en général. A l'intérieur d'une même catégorie socio-professionnelle une certaine personnalisation, excentricité, négligence (lin chiffonné par exemple) définira un sous-code vestimentaire. La convention peut aussi répondre à une détermination politique, costumes nationaux ou révolutionnaire, chanvre indien de Gandhi face aux tissus des costumes anglais, chemises brunes des fascistes, casquette, etc.

D'une manière générale, les codes reflètent la division sociale et sexuée du travail dont ils affichent les signes vestimentaires et qu'ils reproduisent sur le plan culturel. Ils pérennisent les significations sociales majeures, selon la terminologie de Castoriadis (1975), et les valeurs qui s'y attachent comme la morale publique ou le respect des institutions. Ils assurent la distinction (Bourdieu, 1979) entre les différentes classes de la société et ils revêtent par ailleurs, un caractère impératif. Ne s'en écarte pas impunément qui veut.

Nous citerons l'exemple de la cravate qui forme aujourd'hui l'accessoire indispensable du cadre d'affaires. Portée sur une chemise, la cravate enserme le cou et nouée, elle imprime au corps une certaine rigidité qui entrave le mouvement. Si maintenant par hypothèse nous considérons le cou comme un symbole phallique, et cette partie du corps comme le lieu d'un déplacement métonymique (métonymie du sexe masculin qu'un parler populaire désigne parfois comme la troisième jambe), le caractère symbolique de la cravate nous apparaît davantage, elle bride, elle limite et paraît toute indiquée pour constituer quant à elle, la métaphore d'une allégeance des cols blancs au patronat, métaphore que semblent confirmer les mouvements contestataires et artistes dont le premier souci a toujours été de l'ôter. Bourdieu analyse semblablement l'habitus de la jupe pour les femmes. Selon lui, la jupe, étroite et plutôt courte, limite non seulement le dynamisme des pas féminins, mais réveillant constamment la crainte de l'indécence, elle rappelle les femmes à une sexualité qu'elle rend omniprésente et dont elles portent alors l'entière responsabilité.

Au cours de l'histoire, les codes évoluent en fonction des remaniements structurels qui affectent les classes sociales, de la vulgarisation des « habitus » vestimentaires qui conduit les classes dominantes à produire de nouveaux signes de distinction et de la mode qui déplace les conventions. L'effet de mode suit donc l'évolution des mœurs, il atteste aussi

une certaine déperdition de valeur. Lorsque les femmes arborent des tenues aux couleurs militaires, cela semble indiquer qu'il devient possible de s'amuser avec le costume de l'armée. La paix relative dont jouissent aujourd'hui les populations occidentales sur leur territoire national et la professionnalisation de l'armée explique peut-être cette tolérance. Mais la déperdition de valeur peut n'être qu'apparente. Le déplacement introduit par la mode s'effectuant de manière ludique peut constituer une forme de dérision. Il s'y indiquerait alors, que les femmes ne seront jamais soldats que par jeu. En cela, la mode ne change pas les coutumes vestimentaires, elle en joue, comme le souligne Barthes (1967).

Par ailleurs, elle dépend de paramètres économiques, en l'occurrence, des conditions de fabrication du vêtement. Or la fabrication du vêtement, depuis les Trente glorieuses, tend à la standardisation des modèles, à la simplification des coupes, à l'élimination partielle des matières précieuses. Si la mode et la publicité, qui servent la logique commerciale (la vente en particulier) donnent parfois l'impression d'aplanir les différences sociales ou de constituer une culture d'avant-garde, cela provient de ce que les professionnels tentent de correspondre au désir des consommateurs. De ce fait, la mode et la publicité témoignent des représentations sociales d'une époque. Mais tout en se faisant à l'occasion l'écho d'une certaine libéralisation des mœurs (arrivée sur le marché des vêtements souples, des tenues de week-end, valorisation suggestive du ventre des femmes enceintes), elles contribuent paradoxalement à réaffirmer la légitimité des distinctions sociales, distinctions entre les activités comme entre les classes, dessinant un univers de stéréotypes, auxquels Barthes a montré qu'il était difficile de ne pas se conformer.

1/ Une sur-vêtue ?

L'habitude récente de porter un vêtement de sport le dimanche matin en offre un exemple. Le « jogging », réservé dans la bonne société aux terrains de sports, aux parcs et jardins, aux promenades en forêts du week-end, remplit dans les banlieues périphériques des grandes villes une fonction multiple : imitation des classes dominantes (fascination pour les marques), dissimulation du corps adolescent, masquage de la différence sexuelle, affirmation de groupe. Le sous-code vient alors au renfort de la distinction. Dans la bonne société, il ne suffit pas de porter un « jogging », encore faut-il le porter à bon escient, sans affectation et de ce fait, pas trop neuf.

Par opposition, la tendance chez les jeunes de classes populaires à imposer le jogging en toutes circonstances, même à l'école, prend une signification particulière. Elle peut attester aussi bien une répugnance

consciente à l'égard des habits traditionnels qu'une difficulté inconsciente à entrer dans un système de différenciation duquel un dominé sort toujours perdant. Le jogging permettant un brouillage des codes aurait ainsi valeur de « symptôme vestimentaire ». Si l'on accepte cette hypothèse, et si la construction vestimentaire comme la construction langagière s'élabore réellement à partir d'un système organisé de différences (parties, couleurs, matières et fonctions des costumes), alors l'indifférenciation vestimentaire dont témoigne, chez certains jeunes, le port permanent du jogging, pourrait bien attester de ratés dans le système de différenciation symbolique. La pauvreté économique masquerait ainsi dans certains cas (ou encouragerait) la difficulté de mentalisation que l'on retrouve quelque fois dans les difficultés d'apprentissage scolaire.

2/ Le moi-tissé

Si nous avons utilisé le terme de « symptôme vestimentaire », par analogie avec les concepts de la psychanalyse, c'est parce que le symptôme suppose le compromis inconscient entre les déterminations sociopsychiques qui pèsent sur le sujet et qu'il constitue l'un des points névralgiques de l'articulation psychosociale (Kaës, 1983). La notion peut donc s'avérer féconde au niveau vestimentaire. Certaines jeunes filles des cités ont par exemple l'habitude de porter leur minijupe sur un pantalon. Cette solution intermédiaire (d'ailleurs vulgarisée par le commerce) nous paraît exemplaire en ce qu'elle constitue un amalgame et un non-choix. Elle ne concilie pas seulement les impératifs de mode et l'interdit de montrer ses jambes dans le périmètre de la cité, mais semble emblématique du compromis généralement consenti par ces jeunes-filles entre des valeurs d'émancipation supposées par elles occidentales, et des valeurs de soumission exigées par un ordre moral de cité ou de banlieue et sensé s'accorder aux valeurs religieuses islamistes.

Compromis encore, le port des talons aiguilles de très haute taille, témoins d'un désir de se rehausser, et pourtant métaphore de l'équilibre instable auquel sont condamnées les femmes dans le champ du social.

Compromis toujours, le port du voile islamique qui invite les jeunes-filles à endosser la responsabilité de la morale sexuelle ou de la vertu conjugale mais qui, paradoxalement comme le string, les ramène constamment à la pensée du sexe. En France, le voile peut d'ailleurs annoncer une revendication de dépendance aux codes communautaires ou une compensation accordée dans un registre mineur au fait que les difficultés d'intégration touchent plus facilement les garçons que les filles, sans doute parce que celles-ci ne transmettent pas leur nom et qu'elles peuvent échapper aux discriminations en se mariant. Compromis enfin, la reprise par la mode

2004 de l'effet « jupe sur pantalon » qui, d'un côté entérine un interdit touchant le corps, et de l'autre en fait un jeu, affadissant ainsi les particularités groupales, les rendant homogènes aux autres pratiques sociales et assimilant en douceur ce qui tendait à vouloir rester étranger. Que la mode puisse ainsi transformer la signification générale d'un costume suppose, cependant, que sa composition, l'assemblage de ses parties, permette ces permutations.

Aussi, nous ne terminerons par cet article sans évoquer le système des signes à partir duquel s'élabore la construction vestimentaire. Nous le ferons d'ailleurs très succinctement, car un tel agencement demanderait une étude approfondie.

Une grammaire invisible du vêtement

Etant
tribu-

taire des codes vestimentaires sociaux (dont la mode) et de l'expression singulière d'un sujet, la construction vestimentaire reproduit à sa façon, par le détournement ou la conciliation baroque des styles, la dialectique entre langue et parole. Comme le symbolique dont elle procède, elle se compose d'éléments stables qu'altère pourtant l'histoire économique et sociale. Elle s'effectue à partir d'unités de signification déjà existantes, le plus souvent à partir des modèles disponibles en magasin (voire pour certains chez les couturiers). Elle s'appuie sur un système sémiologique formé d'éléments structurels neutres : parties du vêtement (imperméables, pantalons, pulls, chaussettes, chaussures), formes et matières dont ils sont faits.

Pour autant, l'usage du vêtement répond à des critères sociaux. Et ceux-ci confèrent aux unités vestimentaires une valeur symbolique (non arbitraire), qui témoigne non seulement de la différenciation sexuelle ou de l'activité sociale (col blanc, col bleu), mais renforce le système de hiérarchisation distinguant les sexes et les classes. Ainsi l'appartenance à une classe sociale élevée ne se signale pas seulement par une marque (bien réputée), une matière (naturelle : soie, lin, coton), une coupe (suggestive plus que sexy), une forme ou une longueur (peu provocante), une couleur (sobriété : grège, poil de chameau, gris), une harmonie (avec les accessoires : chaussures, sacs etc.) mais elle tient à une articulation signifiante de ces différents éléments.

Apparaît ainsi une grammaire invisible du vêtement dont les effets se dissimulent assez pour donner l'illusion que l'élégance par exemple, constitue l'apanage naturel des classes favorisées, qu'elle forme chez eux, en quelque sorte, une seconde nature. Dans la construction vestimentaire, la valeur s'élabore comme dans le langage ordinaire de manière différentielle. L'uni se distingue de l'imprimé dont il précise

l'usage, le noir du deuil s'oppose au blanc de la naissance ou du mariage, cependant qu'associé au rouge ou à une couleur d'un certain éclat, ce même noir devient le ton de la nuit ou de la séduction. Quant à la préférence accordée aux couleurs et aux matières naturelles, qui caractérise une certaine bourgeoisie, elle ne s'impose pas avant que la standardisation ne répande sur le marché des matières synthétiques peu chères et des couleurs voyantes. L'articulation des éléments signifiants de la construction vestimentaire produit ainsi une grande diversité de signifiés. Et l'image inconsciente du corps socialisé s'y donne à saisir à travers une parole du sujet sur lui-même. Nous qualifierons celle-ci de parole parlée parce qu'elle reflète des stéréotypes vestimentaires sociaux inconscients et de parole parlante parce qu'elle tend néanmoins à signifier un sujet.

Attestant par l'image, du jeu entre unités signifiantes et unités de signification, l'articulation des signes vestimentaires et ses déplacements produit nombre d'effets symboliques (nous l'avons montré à propos des marques). Ceux-ci témoignent du caractère dynamique et conflictuel de la construction psychosociale ●

Bibliographie

Barthes R., *Système de la mode*, Paris : Seuil, 1967
Bourdieu P., *La domination masculine*, Paris : Seuil, 1998

Calvet J.-L., *La sociolinguistique*, Paris : PUF, 2003
Castoriadis C., *L'institution imaginaire de la société*, Paris : Seuil, 1975

Freud S., *Névrose, psychose et perversion*, Paris : P.U.F., 1973

Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris : Payot, 1981

Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris : PUF, 1993

Giust-Desprairies F., « La rationalité comme défense dans la relation éducative », *Revue internationale de psychologie*, n° 8, décembre 1997

Kaës R., « La catégorie de l'intermédiaire et l'articulation psychosociale », *Bulletin de psychologie clinique*, Tome XXXVI, n° 360, 1983